

Mine(s) de rien(s), le dialogue perpétuel entre Damas et Desnos

Catherine Le Pelletier

Parler de Damas en Guyane est devenu tout à fait naturel, tant cet auteur est maintenant considéré comme La référence littéraire contemporaine. Il a dépassé les frontières naturelles de la Guyane. S'il a toujours et partout affirmé sa Guyanité, il a également œuvré à la réalisation de ponts entre les rives. Ainsi, la France hexagonale, les Etats-Unis et la Guyane pourraient signifier le triangle d'or du poète, toujours entouré d'amis aux origines encore plus diverses. Desnos était l'un d'eux.

Et lorsque l'on s'intéresse à Damas et à Desnos, on observe une amitié, une amitié littéraire, celle de deux hommes qui se sont reconnus dès leur première rencontre et qui se sont restés fidèles, jusqu'à la disparition de Robert Desnos, le premier à être parti.

La rencontre

En 1928, Léon-Gontran Damas n'a que 16 ans, lorsqu'il arrive en France, à Meaux où, en classe de seconde, il rétorque au Principal "*Si mon père était bagnard, je serais aussi blanc que vous... La Guyane est le dépôt des bagnards, mais la France en est bien la fabrique*". En Guyane, c'est l'année tumultueuse de la mort de Jean Galmot et des émeutes qui vont en résulter. Pour Desnos, c'est l'année de son voyage à Cuba.

L'année suivante, Damas arrive à Paris, et l'on peut imaginer la fougue d'un jeune homme découvrant le monde culturel, littéraire, philosophique, qui y était alors concentré. Il s'inscrit en Langues Orientales, pour apprendre le russe et le japonais. Il suit des cours de droit pour faire plaisir à sa famille, mais pour son plaisir, il s'inscrit à la Faculté de Lettres. En 1932, il s'inscrit à l'Institut d'Ethnologie de Paris, où il suit les cours de Marcel Mauss en même temps que Michel Leiris.

Dès 1935, à 23 ans, il crée avec deux autres jeunes, Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, le mouvement de la Négritude. Attardons-nous un peu sur cette année 1935. En mars paraît le premier numéro de la revue *L'Étudiant noir*, qui avait pour objectif de casser les barrières entre les différents étudiants de Paris : ils n'étaient plus Guadeloupéens, Guyanais, Martiniquais ou Sénégalais, ils étaient simplement Noirs.

Dans la même période, c'est au *Bal Nègre*, aujourd'hui appelé "Bal Blomet", qu'a lieu la rencontre entre Desnos et Damas. Dans ce cabaret du 15ème arrondissement de Paris, on joue et danse du jazz, mais aussi de la biguine, de la rumba, du calypso. De quoi satisfaire les amours musicales de nos deux poètes.

Damas a d'ailleurs eu l'occasion de s'expliquer au sujet de la création du journal *L'Étudiant Noir*, avec ses copains de l'époque, Césaire et Senghor. Voici ce qu'il nous en dit. Et, dans le même temps, il nous explique l'importance que Desnos revêtait pour lui :

Tous les trois nous avons fondé ce mouvement de la négritude dont l'organe était L'Étudiant noir. C'est dans L'Étudiant noir que nous avons commencé à avancer certaines idées. En créant ce mouvement, nous n'avions aucune idée de l'importance qu'il prendrait par la suite. Nous avons trouvé sur les bancs des facultés des amis qui ont compris nos idées et qui les ont fait triompher... non seulement sur les bancs des facultés mais encore dans la vie quand on rencontrait des hommes comme Michel Leiris, Alejo Carpentier, comme Jean-Louis Barrault.

*Nous nous retrouvions tous les samedis chez Desnos, c'était l'un des moments les plus vivants, chaque semaine. Il y avait des idées qui s'échangeaient et Desnos, évidemment, a beaucoup influencé ma carrière. J'ai été en contact très étroit avec Aragon, avec Breton par la suite, et d'autres poètes. Desnos va me préfacer, Breton va préfacer Césaire, Sartre va préfacer Senghor [...]. Par définition nous combattions le racisme. Nous étions en 1933, au moment où les «- isme » se donnaient libre cours, fascisme, hitlérisme, racisme... C'était tout ce qui devait finir par cette deuxième guerre mondiale, la destruction des Juifs, les camps de concentration et tout le reste. Nous avons été témoins de cette époque, nous avons été des combattants, aux côtés des Juifs, des Tchécoslovaques, des antinazis... Dans le dernier numéro spécial de la revue *Esprit* paru en juin en 1939, intitulé « La parole est aux réprouvés », il y avait un article écrit par un antihitlérien, un Tchécoslovaque, un Juif et un Nègre. Ce Nègre, c'était moi.*

Ainsi Desnos, le plus âgé – il avait 12 ans de plus que Damas – guide le jeune Guyanais, dans le milieu artistique parisien. En 1937, il préfacer le tout premier recueil de Damas, *Pigments*. Juste quelques lignes. Juste quelques mots, mais qui, symboliquement, donnent à Damas une force magistrale, au moment de son arrivée dans le monde littéraire :

« Il se nomme Damas. C'est un nègre. Déblayons un peu le terrain. Il ne sera question à son sujet ni du chemin, ni des lames, ni de l'âme de Damas... Damas est nègre et tient à sa qualité et à son état de nègre. Voilà qui fera dresser l'oreille à un certain nombre de civilisateurs qui trouvent juste qu'en échange de leurs libertés, de leurs terres, de leurs coutumes et de leur santé, les gens de couleur soient honorés du nom de Noirs. Damas refuse le titre et reprend son bien. Ce bien vous sera révélé dans les poèmes qui vont suivre... Ils sont à la gloire, ces poèmes, de tout l'immense prolétariat indigène des colonies. Ils nous signifient que le temps est venu de poursuivre la conquête de ces terres et de ces peuples. Ne sont-elles pas exploitées comme les nôtres ces terres. Et ces peuples ne sont-ils pas... voyez un peu où la plume et le bon sens nous entraînent. Ces poèmes sont donc aussi un chant d'amitié offert, au nom de toute sa race, par mon ami, le nègre Damas, à tous ses frères blancs. Un don de la savane à l'usine, de la plantation à la ferme, de la fabrique tropicale à l'atelier européen. »

En homme libre, sensible à une voix poétique nouvelle et au nom de l'égalité des races, Desnos allie ainsi son nom à celui du premier nègre de la Négritude. Les liens d'amitié qui unissent les deux hommes resteront très forts. Après la disparition de Robert Desnos, Damas dit le manque que provoque chez lui l'absence de son ami, dans le poème intitulé « *Croyez-m'en* », le troisième, du recueil *Névralgies* :

*« Croyez-m'en
comme admet sans mal de mourir
le matin mauve
du Mahury mien
à marée montante
ou basse
rien ne manque
rien assurément ne manque
au miroir déformant où se meut à merveille
ce monde malgré moi mien*

*Croyez-m'en
si vous le voulez
rien assurément ne manque
hormis la mémoire muette
de mes amis morts en celui qui avait nom Robert
ROBERT DESNOS »*

Dans ce poème Damas associe le chagrin de la perte de son ami à la mélancolie lancinante de sa terre natale, terre mythique jamais retrouvée, toujours rêvée.

Damas et Desnos deux hommes qui avaient beaucoup de choses en commun. Et tout d'abord, leur fougue. Car s'il y a bien un fait qui les caractérise au sein même des mouvements qu'ils ont côtoyés, à chaque fois souligné par leurs camarades, c'est bien leur ardeur. C'est elle qui a guidé leurs écrits, leurs choix de vie, leur façon d'être. La fougue des êtres de conviction. C'est elle qui, par exemple, a fait que Desnos a dénoncé le dictateur cubain qu'était Machado, à cause duquel Carpentier a quitté son île.

Mine(s) de rien(s)

Damas et Desnos n'ont pas cessé leur dialogue, vous dis-je. Celui-ci se poursuit delà du temps, au delà des frontières de la vie. Ainsi cette coïncidence littéraire dans chacun des titres de leurs recueils posthumes. Car c'est bien après la disparition des deux poètes que les recueils Mine(s) de rien(s) ont été publiés. Les deux titres, s'ils ne se distinguent pas à l'oral, ne sont pas identiques. Les joueurs de mots ont manié l'expression « mine de rien », sans "s", pour dévoyer son sens, en y apposant simplement la lettre "s", mais pas au même endroit. Ainsi, l'expression "mine de rien", qui signifie "l'air de rien", n'est-elle pas celle des titres.

Commençons par Desnos, dont le recueil *Mines de rien*, a été publié 40 ans après sa mort. Ce titre avait été choisi par le poète lui-même pour regrouper les textes publiés pendant la guerre dans le journal *Aujourd'hui*. Ces articles de critique littéraire ou de chronique du quotidien laissaient entendre, à qui savait les lire, une constante résistance à l'Occupant. Au lecteur de creuser sous l'apparence pour découvrir le message caché.

Damas avait, le premier, engagé le dialogue, en annonçant le titre de son recueil à venir. De son vivant, il a choisi *Mine de riens*, voulant réunir dans un ouvrage, "de petits riens". On retrouve bien dans ce titre qui joue également sur la brièveté des textes, son humour et sa modestie.

Déjouant tous les blocages juridiques et familiaux de sa succession en France, c'est un ami de Damas, Christian Filostrat, qui a publié depuis les États-Unis où il résidait, le recueil *Mine de riens* signé Léon Gontran Damas, que sa seconde épouse, la Brésilienne Marietta Campos avait dactylographié. Cette publication mondiale, faite sur internet, s'est produite en 2012, c'est à dire 34 ans après la mort de Léon Damas à Washington. Elle a eu lieu comme un coup de tonnerre, tout le monde l'espérait, mais personne ne s'y attendait. Depuis, tous Damasiens ont pu, après avoir reconnu son style, travailler, comprendre, analyser, ses vers et ses rimes.

Au total, 37 textes sont réunis, dont, à la mesure de Damas, chaque titre est en soi une histoire : "*Mine de riens*", qui ouvre le recueil - que l'on connaît bien en Guyane pour partie, puisque quelques vers composent l'épithaphe de son tombeau-, mais aussi "*A croupetons dans la nuit*", "*Nous n'irons plus*", ou encore "*Au banquet de clôture*", pour n'en citer que quelques-uns. De longueur inégale, les textes vont de quelques lignes, pour le plus court, à huit pages, pour le plus long.

Voici pour exemple, qui donne la tonalité du recueil, le plus court d'entre eux : "*Qu'en savent-ils*" :

Qu'en savent-ils

*ceux dont la voix
mi-rassurante
mi-rassurée
à vouloir porter
vouloir porter beau
vouloir porter loin
proclame
On ne meurt qu'une fois*

Les répétitions, la cadence saccadée, sont symboliques de l'écriture de Damas dont la verve est si caractéristique.

Parmi les thèmes abordés, on retrouve celui de la Guyane, de la condition du Nègre en France, celui de la religion -Damas en dénonce une nouvelle fois les hypocrisies-, celui de la Guerre, bref ! Il y est question de la condition humaine, avec ses émotions, ses frémissements, ses passions et ses douleurs. Dans ce recueil, l'ensemble de textes concernent une communauté, qu'elle soit Guyanaise, Nègre, ou autre... Mais Damas livre aussi son sentiment concernant un certain incendie, dans le texte intitulé "*On m'écrit*". Évidemment, nous avons tous en tête l'incendie qui a ravagé la maison Damas en 1971, à Cayenne. Que le poète livre ici sa tristesse est un signe supplémentaire de l'importance qu'a revêtue pour lui, quelles que soient les périodes de sa vie, son pays.

Mais au-delà du drame personnel, nous retrouvons dans *Mine de riens*, les postures oniriques, le courage des mots, des thèmes, l'affirmation de la liberté, si caractéristiques de l'œuvre de Damas. Ce sont les mêmes valeurs qui animent Desnos.

Les ressemblances

Les vies des deux poètes peuvent s'entrecroiser en plusieurs points, comme un macramé dont les boucles symboliseraient les analogies possibles. En voici quelques-unes :

Damas et Desnos ont tous deux exercé à la radio, réalisant et animant nombre d'émissions. Ils ont tous deux été journalistes dans la presse écrite. Desnos, dès 1925, à *Paris Soir*, au journal *Le Soir*, à *Paris Matinal*. Damas, au-delà de *L'Étudiant Noir*, a, dès 1935, écrit des articles pour *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Excelsior*, entre autres, sous les pseudonymes de Lionel George ou André Cabassou.

Les deux auteurs ne se sont jamais soumis à une école littéraire. La liberté qu'ils défendaient tant dans leurs textes, ils l'ont pratiquée. Une liberté d'expression pour laquelle le tribut a été lourd. C'est un peu comme s'ils avaient toujours fait "bande à part" et été "à part de la bande", même s'ils n'ont jamais été isolés.

Leurs œuvres continuent à nous interpeller. Apparemment simples, elles supposent une lecture sensible au second degré, qui va chercher le sens qui ne se donne pas à vous dès la première lecture. Ce sens est là, toujours là. Encore faut-il vouloir le trouver. D'aucuns se sont laissé prendre par la forme, parfois brève ou légère, de leurs écrits.

Ainsi *La Fourmi* de Desnos est un poème pour enfants mais aussi une allusion pour les adultes au drame des déportations par les trains partant de France vers l'Allemagne. De même Damas, par son vers, tiré de *Black Label*: « *Trois fleuves coulent dans mes veines* » affirme-t-il sa diversité, son métissage, mais aussi sa Guyanité.

Vous connaissez la *Complainte de Robert Le Diable*, d'Aragon qui, finalement, après l'avoir esquivé de son vivant, rend hommage à Desnos, à sa disparition. En voici les derniers vers :

*Je pense à toi Desnos qui partis de Compiègne
Comme un soir en dormant tu nous en fis récit
Accomplir jusqu'au bout ta propre prophétie*

*Là-bas où le destin de notre siècle saigne
Je pense à toi Desnos et je revois tes yeux
Qu'explique seulement l'avenir qu'ils reflètent
Sans cela d'où pourrait leur venir ô poète
Ce bleu qu'ils ont en eux et qui dément les cieux*

Pour nous, avant de nous séparer, nous pouvons dire :

*Nous pensons à vous, Damas et Desnos,
Vos deux étoiles nous ont accompagnés ce soir,*

MERCI

*Ce texte est extrait d'une conférence prononcée par Catherine Le Pelletier à Cayenne, le 25 novembre 2017. Catherine Le Pelletier enseigne la littérature générale et comparée à l'Université en Guadeloupe. Elle a publié en 2014 *Littérature et société : la Guyane, Ibis Rouge Éditions*. Ce livre propose un véritable voyage à l'intérieur de la Guyane littéraire, et apporte des informations précieuses sur Léon-Gontran Damas.*